

La Suisse, fragment de la galaxie urbaine européenne

Autor(en): **Corboz, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **51 (1993)**

Heft 4

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-140231>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA SUISSE, FRAGMENT DE LA GALAXIE URBAINE EUROPÉENNE

André CORBOZ

Professeur

Ecole polytechnique fédérale

Zurich

Cette conférence¹ a été annoncée avec le sous-titre suivant: "Les villes sont condamnées: les Suisses vivent déjà dans une mégalopole qui s'étend de Genève à Saint-Gall"; je tiens à préciser qu'il n'est pas dû au soussigné, lequel ne croit pas, en effet, que "les villes" soient "condamnées"; il faudrait plutôt dire quelque chose comme "la mutation urbaine que nous sommes en train de vivre redistribuera les rôles des entités que nous continuons, faute de mieux, à nommer des villes". Une telle formulation, aussi prudente qu'indirecte, devrait en outre montrer, d'entrée de jeu, que je vais tenter de définir un certain nombre de problèmes dans des termes extrêmement généraux.

Quant à mon titre même, je puis vous assurer qu'il ne relève pas de la provocation, mais qu'il cherche au contraire à formuler une réalité dont beaucoup d'entre nous n'ont pas encore pris conscience, c'est-à-dire l'existence d'un tissu bâti presque continu à travers l'Europe entière, soit de Londres à Rome comme de Barcelone à Berlin et Prague. Nous sommes au croisement de ces deux aires, de ces deux "bananes" comme le dit une expression à la mode.

Remarquez d'abord que l'idée d'une mégapole helvétique n'est nullement nouvelle. Armin Meili l'avait déjà exposée en 1932, lorsqu'il parla d'une "weit dezentralisierte Grosstadt Schweiz" : à quelques signes (comme l'extension en tache d'huile et surtout le développement le long des voies de communication), il avait déjà entrevu le système dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Si Armin Meili (qui sera l'architecte de la Landi de 39) avait la vue perçante, que penser alors du personnage qui consigna la réflexion, je dirais même le constat suivant: "La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville divisée en treize quartiers dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes(...) il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville." La date: 1763. L'auteur: un certain J.J. Rousseau. Chose curieuse, Rousseau, ordinairement ennemi des

¹ Conférence donnée lors de la 27e Journée du Mont-Pélerin, le 22.10.1993.

villes, juge le phénomène positivement ("on ne croit plus parcourir des déserts quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrents. Ce mélange bizarre a je ne sais quoi d'animé et de vivant", etc.). Si je cite (peut-être un peu longuement), c'est évidemment parce que nos contemporains, placés à l'autre bout de l'évolution, jugent, eux, l'urbanisation généralisée avec une extrême sévérité.

Or ce jugement négatif, telle, ma première thèse, **nous empêche de saisir ce qui se passe**. Qualifier la mégapole suisse, la Ruhr, la région parisienne ou la périphérie milanaise de chaotique, leur reprocher (contradictoirement) leur intrinsèque monotonie, c'est se placer dans une position idéale pour ne rien comprendre. Vous rétorquerez peut-être que parmi les contempteurs de la mégapole, il y a des gens comme Lewis Mumford, qui nomme d'avance "nécropolis" la phase où nous nous trouvons aujourd'hui. Mais j'aimerais faire valoir que le comportement territorial des villes a déjà fait l'objet, depuis longtemps, de l'attention des géographes: ils ont constaté les premières fusions de villes avant la première guerre mondiale (ainsi Roubaix-Tourcoing en France ou Eberfeld-Barmen, devenue Wuppertal en 1930, en Allemagne); en 1915 Patrick Geddes baptisa conurbation les ensembles de villes voisines formant système; en 1961, Jean Gottmann lançait le terme de mégapole pour désigner la nébuleuse urbaine qui s'étend de Philadelphie à Boston. Mais comment ces mutations ont-elles été perçues? Elles ne l'ont pas été! Ni par le grand public, ni par les théoriciens de l'urbanisme. Les cas étudiés ont été aussitôt éliminés comme des exceptions relevant de la tératologie urbaine.

Cette attitude de refus, ai-je dit, nous empêche de comprendre. Faisons un pas de plus. **Notre idée implicite de la ville relève d'une fausse représentation** - telle, ma deuxième thèse. Qu'est-ce à dire? Du moment que l'urbanisme - tout comme l'architecture d'ailleurs - ne fait ordinairement pas partie de la culture générale, nous nous référons - sans même nous en rendre compte - à une conception de la ville pathétiquement restrictive. Nous entendons par ville un milieu bâti de façon compacte, qui se distingue à la fois par l'ordre contigu des bâtiments et par l'unité des gabarits; ce milieu présente donc une grande homogénéité; en outre, il s'oppose à la campagne de façon aussi tranchée que possible. En somme, cette définition est encore celle de Cicéron et de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, à un point près: nous n'exigeons plus de mur d'enceinte. Une telle vision renvoie, toujours implicitement, à l'antiquité via la Renaissance ou au moyen âge via le romantisme.

Malheureusement, et pour plusieurs raisons, cette représentation n'est pas soutenable: elle réduit "la ville" au centre-ville et même, très souvent, au noyau historique (ce qui n'est pas toujours la même chose); statistiquement, elle élimine les trois quarts au moins de la surface urbaine (et souvent bien davantage), donc les neuf dixièmes des habitants. En outre, une telle représentation est incapable de prendre la mobilité en charge, qui caractérise - et depuis longtemps - le mode de vie urbain, soit depuis qu'on

ne travaille plus au lieu où l'on habite, ou l'inverse. Pour dire la même chose sous une autre forme, cette représentation se réfère encore à une espèce de ville-surface, où règne une spatialité de voisinage, alors que nous vivons dans des villes-réseaux, où les proximités ont éclaté (comme le dit Jean-Luc Piveteau). Enfin, remarque de nature qualitative, il faut admettre qu'en opposant un modèle historique idéalisé à la ville actuelle, nous oublions tous les désavantages des cités anciennes, dont nous ne pourrions absolument pas supporter les conditions sociales, culturelles, économiques et surtout sanitaires.

Fausse représentation, ai-je dit plusieurs fois. Mais pour quels motifs est-il pour la plupart d'entre nous si difficile de renoncer à la surévaluation du passé, du passé antérieur à la révolution industrielle, pour tout dire? Parce que notre vision urbaine est encore déterminée par la notion d'harmonie. Or - et j'en viens à ma troisième thèse - **la notion d'harmonie est périmée**. Ou si vous préférez - mais cela revient au même - la notion d'harmonie contribue elle aussi à nous empêcher de percevoir les phénomènes urbains actuels. Je ne dis pas cela par goût du paradoxe, mais en considérant l'art contemporain, au sens le plus large. Marshall McLuhan observait que l'art moderne constituait une espèce de système d'alarme avancé: les vrais artistes sont comme certains animaux, qui perçoivent les tremblements de terre avant même qu'ils n'aient lieu. Or l'art contemporain, à partir de Cézanne et surtout des cubistes, en passant par les surréalistes, les expressionnistes, les abstraits de tout poil, le pop-art, l'art pauvre, l'art conceptuel, le mouvement Fluxus, les hyperréalistes, le land art et j'en oublie, devrait avoir préparé notre sensibilité à ne plus percevoir en termes d'harmonie, mais en termes de contrastes, de tensions, de discontinuité, de fragmentation, d'assemblage, de happenings, etc., bref, en tant que systèmes dynamiques ne relevant d'aucune esthétique précédente. Il va de soi que les mêmes observations peuvent se faire pour la littérature et la musique. Vous comprenez maintenant qu'en récusant la notion d'harmonie, je ne cherche pas à valoriser son contraire, soit la cacophonie ou le chaos, mais bien des valeurs antagonistes perçues comme positives parce qu'elles nous correspondent.

La notion d'harmonie est périmée, mais - quatrième thèse - **les instruments d'un changement de sensibilité, voire de mentalité, sont disponibles depuis près d'un siècle dans la culture**. Il importe maintenant de saisir enfin les messages que cette culture ne cesse de nous adresser, du moment que - Paul Klee dixit - "l'art ne montre pas le visible, il rend visible". D'où un problème supplémentaire, auquel je ne puis que faire allusion ici: celui de la contemporanéité sur le plan mental. Je m'explique. Qu'est-ce qu'un contemporain? Ce n'est pas quelqu'un qui vit en même temps que nous, mais quelqu'un vivant la même culture que nous, ce qui peut être extraordinairement différent. "Nous avons des contemporains sous Louis XIV", écrit Diderot à propos des encyclopédistes. Or nous côtoyons tous des personnes pour qui la musique prend fin avec Mozart, la littérature avec Baudelaire ou la peinture avec les Impressionnistes. Ces per-

sonnes ne peuvent qu'être, au mieux, perplexes devant la galaxie urbaine européenne en voie de formation.

Peut-être pensez-vous que cette attitude de réserve, voire le plus souvent d'hostilité à l'égard de l'urbanisation généralisée est en somme normale chez les non-spécialistes, puisque l'urbanisme n'est pas partie intégrante de la culture générale. Mais *quid* si cette même attitude s'exprime chez les spécialistes eux-mêmes? Ainsi, Bernard Huet, architecte, écrit en 1986, dans un article intitulé *L'architecture contre la ville*, les réflexions suivantes: "Théoriser la fragmentation comme un état permanent et comme unité de projet, c'est aller contre l'idée même de ville, c'est accepter comme donnée la négativité d'une situation conjoncturelle et renoncer à la ville come projet et comme destin; c'est refuser d'avoir une idée de la ville. Or, aucune société ne peut se passer d'avoir une idée de la ville." Un tel discours relève de l'école postmoderniste, qui a, d'une part, assimilé l'urbanisme à l'architecture (je n'entre pas ici dans la polémique) et, d'autre part, concentré son attention sur le centre-ville.

Parallèlement, l'UNESCO et le Conseil de l'Europe prenaient des mesures pour favoriser la conservation des mêmes centres - vous connaissez la Charte de Venise de 1964, la Déclaration d'Amsterdam de 1975 et la Charte de Noto de 1987; on a parlé à ce propos de "reconquête urbaine". Fort bien. Sinon, hélas, que l'attention était attirée sur les centres au moment où l'essentiel se jouait ailleurs, dans les périphéries, au moment où les "villes en reptation" (comme le dit si fortement François Walter) avaient largement franchi leurs limites municipales, se rejoignaient les unes les autres, se ramifiaient jusque dans les vallées alpines, se rencontraient par-dessus les frontières nationales, bref, où la ville devenait coextensive au territoire!

Ou encore: pour les lecteurs de *l'Architettura della città* d'Aldo Rossi, livre fondateur de cette tendance paru en 1966, les développements récents de l'urbanisation s'assimilaient à des établissements sauvages, dépourvus de morphologie, à un collage hétéroclite de bâtissures et de fonctions, en un mot à quelque répugnant chaos. Or, il ne s'agit nullement d'un chaos. Pour le faire sentir, faisons un bref détour par une comparaison, empruntée à la géologie.

Si vous circulez, par exemple, dans les grands parcs du sud-ouest des Etats-Unis, vous rencontrez souvent des formations rocheuses, voire des paysages entiers, remplis de formes surréalistes: ou bien les systèmes morphologiques se présentent avec une régularité extraordinaire ou bien, au contraire, ils sont si bizarres et plastiquement tellement inattendus, qu'ils paraissent arbitraires, voire "impossibles".

Il est toutefois certain que ces formations ne répondent à aucune intention, mais qu'elles résultent uniquement d'un jeu d'interférences entre, d'une part, la nature plus ou moins résistante des différentes espèces de roches et de sols et, d'autre part, l'action contrastée des divers types d'érosion - glaciaire, pluviale, éolienne. Ce qui donc semble arbitraire au premier regard s'avère absolument déterministe à l'analyse.

Il se passe quelque chose d'analogue, aujourd'hui, sur le plan de l'exploitation du territoire. Nous avons l'impression que la nébuleuse urbaine est chaotique, et nous nous en débarrassons avec quelques adjectifs. Or, cette nébuleuse n'est pas plus une accumulation sans règles que les spectacles géologiques des Etats-Unis. La nébuleuse urbaine résulte d'une multitude de choix, qui sont tous rationnels ou qui tendent à l'être, mais qui obéissent à des rationalités différentes, en concurrence les unes avec les autres. Dans le système du libéralisme économique, où malgré une législation abondante domine la tendance à la dérégulation, chaque intervenant privé ne poursuit évidemment que sa propre logique. Mais la multiplicité des interventions fait que le résultat pour le territoire tout entier n'est pas prévisible. Et l'une des causes majeures de cette imprévisibilité réside dans le fait qu'une partie (plus ou moins importante selon les secteurs) de ces décisions relève de centres extérieurs, voire très éloignés. Prenons un exemple imaginaire: une multinationale avec siège à Toronto produit en Corée, dirige ses affaires européennes à Luxembourg et entrepose ses marchandises à Zurich. Elle a choisi Zurich à cause d'une bonne coordination aéroport-autoroute, de conditions fiscales, bancaires et juridiques favorables. Le jour où l'un ou plusieurs de ces avantages locaux disparaissent, le lieu d'entreposage ou celui de la gestion centralisée sera déplacé rapidement et sans scrupule aucun en fonction des critères fixés par Toronto. Le prétendu chaos est donc engendré par le choc des rationalités, chacune d'entre elles pouvant être qualifiées à la fois de **féroce** et de **restreinte**.

En principe, les instances planificatrices devraient intervenir pour calmer le jeu, favoriser certains choix, assigner telle surface à tel usage, etc. Mais l'idée même de planification, qui avait eu une peine énorme à émerger (elle passait pour bolchévique), cette idée semble n'avoir plus cours - ce n'est d'ailleurs pas le principe de l'autonomie communale qui, en Suisse, favorisera sa résurrection!

Ce qui découle de ces considérations très sommaires, c'est d'abord que le prétendu chaos des périphéries, voire de la ville-territoire, est plutôt un **ordre difficile à deviner**. Pour y parvenir, il importe d'en savoir plus, lieu par lieu, sur les circonstances qui ont conduit à l'état présent et, en outre, procéder à l'inventaire typo-morphologique des diverses composantes de la **ville extensive**, comme dit Alain Léveillé, ou de la **ville diffuse**, selon la terminologie de Bernardo Secchi.

Mon titre portait sur la Suisse et j'ai apparemment tenu un discours très général. C'est que la Suisse, à l'altitude stratosphérique où je me suis déplacé, ne diffère guère des autres Etats européens. Tout au plus peut-on y déceler un penchant conservateur qui tend à maintenir l'illusion d'être un pays agricole alors que la paysannerie helvétique représente moins du 5% de la population. Souvenez-vous d'ailleurs des annuaires téléphoniques récents, dont la couverture arborait prairies et champs de blé même pour illustrer les bourgades les plus importantes du pays, Bâle, Genève, Zurich. Cette vision persiste, bien que la surface au sol des constructions élevées en Suisse de 1945 à 1980

ait progressé au rythme d'un m² par seconde, ce qui représentait, il y a 13 ans, la superficie du canton du Jura.

Les trente régions urbaines de notre pays sont interreliées de façon de plus en plus étroite; elles se répartissent selon deux axes principaux: Genève- Saint-Gall et Bâle-Lugano, occupent plus de 15.000 km² et affectent environ 4 millions d'habitants. En 1987, Michel Bassand parlait à leur propos de "métropole discontinue et polycéphale". Je suis curieux de savoir s'il considère aujourd'hui encore qu'il y a discontinuité!

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant, c'est que cette mégalopole helvétique ne répond pas à des critères purement géographiques. Autrement dit, elle ne se constate pas simplement dans son emprise au sol. Jusque dans les années 60, les établissements humains étaient analysés en termes de populations, de biens, d'immeubles et de services. Ensuite, l'intérêt s'est déplacé pour prendre en charge les échanges à l'intérieur du périmètre considéré, le trafic, les communications de toute espèce; de cette façon, c'est à dire en passant d'une analyse statique à une analyse dynamique, il a été possible de comprendre la mégalopole comme un seul ensemble largement intégré, où les échanges internes de toute sorte l'emportaient sur les échanges avec l'extérieur. Ce dernier fait certifie que la "Grossstadt Schweiz" n'est pas une illusion d'optique, mais un fait scientifiquement démontré. Du même coup, vous comprenez quel est le caractère nouveau de la nébuleuse urbaine qui occupe le Plateau: elle est typique des "villes" (je continue à employer ce vocable, faute de mieux) de l'avenir, qui engloberont des cultures, des montagnes, des lacs.

J'opposais tout à l'heure, un peu abstraitement, ville-surface à ville-réseau. L'agglomération zurichoise offre un bon exemple pour faire saisir en quoi ces concepts diffèrent. "Zurich" déborde aujourd'hui, dans toutes les directions, la commune urbaine proprement dite (elle-même issue de deux incorporations successives: 11 communes suburbaines en 1893, 8 autres en 1934). La ville-surface n'est pas identifiable sur une vue aérienne, parce qu'elle se prolonge dans une foule de quartiers en couronne qui relèvent d'autres municipalités; sur une carte politique, en revanche, elle dispose d'un pourtour continu. Cette limite n'en est cependant pas une pour la population active, qui provient largement du dehors. En revanche, le S-Bahn, soit le RER local, lui, tient compte de l'ensemble de cette population, de sorte que ses points terminaux sont presque tous situés dans les cantons voisins, ainsi à Brugg, Schaffhouse, Frauenfeld, Rapperswil, Zoug: la distribution des transports s'organise par tentacules (partant de la gare centrale) qui assurent la mobilité pendulaire d'un million d'habitants. La ville-réseau est donc beaucoup plus vaste que la ville-surface, qui en compte environ 350.000.

Arrêtons-nous un instant sur cette double réalité qui oppose la commune politique à ce qu'on pourrait appeler par symétrie la commune économique et observons d'abord que la vieille opposition ville-campagne est peu à peu remplacée par l'opposition centre-périphérie. Mais, même sous cette nouvelle formulation, j'avoue un malaise, parce que

les rôles ne sont plus distribués comme au début du siècle: soit d'un côté le centre, avec les fonctions directrices, de l'autre la périphérie, avec la production, - le logement étant présent de part et d'autre. Ce que les défenseurs des centres-villes, des quartiers historiques, des noyaux urbains ont mis du temps à comprendre, c'est qu'il était inefficace de vouloir protéger les bâtiments seuls, sans maintenir les fonctions, et surtout que, précisément, les fonctions avaient changé de dimension. Pendant que le Heimatschutz cherchait à sauvegarder les apparences au moyen d'un discours patriotico-touristique, les fonctions de commandement se trouvaient trop à l'étroit, donc gênées dans leurs mouvements, si bien qu'elles se repiquèrent peu à peu dans la périphérie, libérant des surfaces dans le centre pour des commerces de luxe, tandis qu'il n'y restait plus que ce qu'on pourrait nommer les fonctions de prestige ou symboliques: le Conseil municipal, le Conseil d'Etat, le siège de telle ou telle ancienne Compagnie persistent au coeur de la ville ou à ce qui en tient lieu, mais leurs administrations essaient et se dispersent alentour, au hasard des terrains disponibles et des noeuds de communication favorables. Si bien que, paradoxalement, ce que les géographes ont nommé les lieux centraux se caractérise désormais par deux traits distinctifs: ils ne sont plus au centre et ce ne sont plus des lieux. Nous venons de voir pourquoi ils ne sont plus au centre; et ils ne sont plus des lieux, parce que leur situation dans des espaces souvent résiduels et provisoires leur interdit de se charger des valences affectives et emblématiques qui connotent les lieux méritant ce nom.

Une telle situation - même si je la simplifie pour les besoins de la cause - entraîne une autre conséquence encore: si les anciens centres perdent leur qualité de centre, il en résulte mathématiquement que les périphéries n'en sont plus non plus, du moment que la notion même de périphérie suppose un point focal.

D'où ce qui pourrait être une cinquième et dernière thèse, qui n'a rien de triomphal: **le vocabulaire qui sert à désigner les établissements humains** - ville, centre, banlieue, périphérie, agglomération, cité, etc. - **ce vocabulaire ne permet plus de rendre compte des phénomènes qu'il est censé définir.** Nous ne savons plus de quoi nous parlons - le seul point certain, dans ce vide lexical, c'est qu'il faut repartir de zéro. Nous ressemblons en somme au Piémont selon Bonaparte, toujours en retard d'une année, d'une armée et d'une idée. Ces mots désuets ne recouvrent plus que des notions elles-mêmes obsolètes, tandis que - Rimbaud le disait presque - "la vraie ville est ailleurs".